

Prier à Bali



Prières collectives dans deux célèbres temples hindous dans l'est de l'île : Goa Lamah et Besakih.

En Indonésie, Bali inclus, avoir la foi n'est pas un vain mot. La pratiquer n'est pas une vaine affaire non plus. L'athéisme d'ailleurs est un « état » qui soit inquiète soit fait sourire. Ne pas croire relève de la psy et confère à l'animalité. En clair, pour être bien humain, mieux vaut croire à quelque chose sinon à quelqu'un. Alors, à Bali, même si les étrangers souvent revendiquent leur athéisme ou leur agnosticisme, les prières occupent une bonne part de la journée des habitants. Un premier choc pour des Occidentaux qui viennent de débarquer pour la première fois sur une île sans doute plus divine que paradisiaque. Difficile donc de passer à côté mais ici, ni signe de croix, ni chemin de croix non plus : sur le plan local et spirituel, tout commence par *Om Swastiastu*. Prier est une affaire de tous et de bon sens pratique, et si les fleurs et toutes sortes d'offrandes sont aussi indispensables que bienvenues, la prière évoque avant tout, ici comme ailleurs, un acte codifié. Et cela qu'il se déroule au temple ou, plus fréquemment, devant l'un des nombreux autels qui siègent à la maison (ou devant, à côté ou derrière elle). Acte collectif ou individuel, la prière reste plus une requête concrète adressée aux dieux les plus efficaces qu'une quête sacrée un peu floue dont l'objet même risquerait de s'évaporer avec les effluves mystiques voire mythiques qui l'entourent...

On le voit, à Bali, comme en maints endroits d'Asie, la prière s'accommode d'une multiplicité de dieux et n'oublie pas notre mère Nature à tous, indispensable

au bon fonctionnement local de la Culture. Pas de prières dignes de ce nom sans éléments végétaux. Aussi, le riz est omniprésent : non seulement on le vénère à chaque bout de parcelle de rizière, par le biais d'un modeste autel érigé en l'honneur de Sri Dewi, entre autre déesse du riz, mais en plus on fait grand usage des grains de ce même riz (toujours non cuit, du *beras* donc). Accolés sur le front et parfois sur d'autres parties du corps (comme sur le cou), ces grains de riz soudain sacralisés s'appellent « *bija* » et symbolisent le dieu suprême du panthéon balinaise : Sang Hyang Widhi (ou Sanghyang Widi Wasa). Cette divinité est supposée bénir de son mieux l'adepte en train de se recueillir. Et inversement. Ici, sans surprise, prier peut prendre de multiples atours, mais à chacune de ces requêtes divines on aura toujours des grains de riz, de l'eau lustrale et de l'encens (*dupa*) à disposition, sans oublier un joli agencement floral et une présence d'un symbole divin (prêtre, autel, temple, statue, roche sacrée, etc.). Ces cinq éléments fondamentaux sont aussi indissociables pour une bonne prière que les cinq doigts le sont pour la main.

Vers la fin de la prière, les *pemangku* (prêtres rattachés aux temples) passent devant chaque fidèle dans le but de l'asperger – plus ou moins légèrement ! – d'eau bénite (*tirta*), puis ce dernier prendra quelques grains de riz humides pour les fixer au milieu de son front, aussi bien qu'il le peut car les grains ne restent pas toujours bien collés. Mais cela évidemment n'est pas grave. Juste un peu gênant peut-être. On notera aussi, qu'en fin d'opération dévotionnelle, certains Balinaise déposent quelques grains de riz derrière l'oreille (là même où ils ont déjà « logé » précédemment des pétales de fleurs) car cela leur permettra de mieux entendre, cela dans tous les sens du mot...



Se débrouiller pour que les grains de riz (bija) collent bien sur le front et puis tout va bien...

De plus, tout à la fin de la cérémonie de prière, le fidèle parfois « mange » un ou plusieurs grains de riz. Rien à voir avec l'hostie en vigueur dans le christianisme même si cela pourrait étrangement lui ressembler, un symbole en valant un autre : ici le corps de Christ est remplacé par la terre nourricière représentée par le riz. Un autre parallèle pourrait d'ailleurs être fait car si les quatre phases (père, fils, saint esprit et... amen) du signe de croix chrétien n'existe pas ici, la « sortie » de prière consiste pour les hindouistes balinaïses à s'adonner également à quatre phases bien ordonnées : boire à trois reprises un peu d'eau lustrale offerte par le prêtre, se coller les grains sur le front, en placer quelques-uns sur la base du cou, puis clôturer le tout en mordillant les derniers grains disponibles... Dans un cas, le rituel de dévotion se termine par une prière bien catholique et dans l'autre cas par une récitation de mantras bien sanskrits. Mais, au final, une part du divin finit toujours par se faire manger, ce qui n'a rien d'étonnant puisque nous autres simples humains – toutes confessions religieuses confondues – sommes tous de banals cannibales... Louanges dévouées ou remerciements appuyés envers tous les dieux de la terre et même au-delà ne changeront rien à l'affaire. Le sacré c'est vraiment sacré, CQFD.

Forte attitude méditative ou simple repli intérieur, la prière n'est pas nécessairement une requête, et dans ce cas, elle quête plutôt l'union avec la ou les divinités. Traditionnellement, les prières peuvent se distinguer selon trois catégories : 1) la prière pour « demander » (quelque chose, en général un bienfait), 2) la prière pour « remercier » (quelqu'un, en général un mortel sinon un divin), 3) la prière pour (se) confesser (d'un « péché », qui peut être très variable, comme par exemple celui d'avoir gagné au loto ou celui d'avoir été élu président, d'une « erreur » en faveur de votre banque ou encore d'une « faute » de goût)...

Dans l'hindouisme balinaïse, tout comme d'ailleurs dans le bouddhisme (tibétain notamment), bien plus qu'une fin en soit la prière est davantage un accompagnement de pratiques rituelles, à commencer par la méditation, elle-même précédée par une bonne dose de concentration. Parlée ou chantée, la prière possède en principe de véritables intentions altruistes. Sauf à pénétrer dans la tête des gens, il reste cependant bien difficile à vérifier *de visu* ces affirmations un peu faciles !



Après le temps de la prière, voici le temps du retour, de l'apaisement ou encore de la réflexion...

N'oublions pas que, dans un monde uniformisé qui tend à un individualisme de plus en plus universel, même au sein des sociétés encore jugées (parfois abusivement) holistes, la prière n'est pas exempte d'égoïsme : dans le secret des pensées on pense beaucoup – et sans doute beaucoup trop – à sa propre pomme, donc à son seul destin. Dieu n'est plus qu'un lointain intercesseur qu'on convoque pour un besoin pressant et imminent. Sinon, nul désir de recours au divin, le vin tout seul pouvant d'ailleurs aussi bien faire l'affaire. En fonction du lieu et de la foi, le liquide peut changer, et le vin peut même être transformé en eau (tout comme l'inverse comme on sait) : le sang de J.-C. cher aux catholiques est remplacé ici par l'eau sacrée de la bien nommée *agama tirta* (« la religion de l'eau bénite »). Il suffit de se promener à Bali pour constater que l'eau est partout, elle est source de vie bien plus encore que le vin, boisson des dieux... et des touristes. C'est pourquoi, les douces pentes du nord de Bali voient leurs rizières de plus en plus grignotées par des pieds de vignes qui, entourés de bananiers, s'étalent parfois jusqu'à la mer. L'île des dieux se devait d'honorer la boisson favorite de ses rois divins. Cela dit, ne nous voilons pas la face en dépit de la rigueur du discours religieux : le vin n'est pas forcément très bon mais plutôt cher, tandis que les vrais habitants, des Balinais en chair et en os (les dieux se reposant dans les cieux), préfèrent s'adonner aux joies colorées des jus de fruits frais voire à celles plus transparentes de l'*arak* (alcool de riz local) pour les grandes occasions... rituelles.



Partout, les prières s'accompagnent d'offrandes de toute nature, comme ici à terre dans un temple ou surélevé sur un petit autel dans une gargote : beaucoup de fleurs, d'encens, d'eau et parfois des bouteilles venues d'ailleurs...

La bénédiction est également au cœur de l'acte de prier. Bénir c'est vivre, parfois survivre ; et, bien béni, le fidèle est fin prêt à revivre. Ainsi, lors de Kuningan (dernier jour des cérémonies Galungan-Kuningan, sorte de festival de « nouvel an balinaise » qui s'étend sur dix jours), la prière est reine. C'est le jour « J » par excellence pour les prières à Bali. C'est aussi la journée où se déroule une cérémonie rituelle spécialement organisée à la mémoire des esprits des ancêtres. Car lorsqu'on parle de prière à Bali, on n'oublie jamais les ancêtres, ces anciens de la famille, disparus mais divinisés. Dans l'enceinte sacrée réservée à cet usage, les membres de la famille se recueillent et prient ensemble devant l'autel des ancêtres, rendant ainsi hommage aux chers disparus, mais ils prient également devant les autres autels adjacents : celui comprenant les trois divinités majeures de l'hindouisme (Brahma, Vishnu et Shiva), celui représentant le « siège vide » du dieu du soleil (Surya) et/ou du dieu suprême (Sang Hyang Widhi), et enfin – *last but not least* – celui qui reçoit nos petites demandes intimes et personnelles, le « *taksu* ». Ce dernier est l'autel où l'on va exprimer les demandes les plus folles, les plus privées surtout. Comme par exemple prier pour que notre nouvelle piste amoureuse aboutisse au mieux, pour que la moto ne tombe pas en panne lorsque nous allons au cinéma, ou encore plus concrètement prier pour qu'on réussisse son examen à l'université. Une fois de plus, les intérêts personnels sinon égoïstes semblent primer. Ce n'est qu'humain et c'est ainsi. On peut le regretter tout en étant forcé de le constater. Ce qui n'est pas une spécialité hindoue puisque toutes les confessions religieuses sont atteintes de ce fléau : les dieux sont parfois trop loin pour qu'on s'intéresse au vaste monde et à la misère humaine tellement bien répartie, du coup on se replie sur sa petite personne, et là c'est plus clair et sans doute, pense-t-on, plus efficace. Cela reste évidemment à démontrer, mais l'efficacité symbolique qui fonctionne ici est aussi de nature divine.

Opérons un petit détour vers la philosophie occidentale pour tenter de percer une brèche dans ces complexes relations entre les humains et les divinités, la prière se trouvant bien souvent au croisement de ces deux sphères. Friedrich Nietzsche,

philosophe fort intéressant mais pas balinais pour un sou – jadis, c'est lui qui, en quelque sorte, a annoncé la mort de Dieu, ce qui vu d'Indonésie peut paraître un propos totalement délirant ! – refuse l'idée globalement retenue de l'homme perçu comme une vérité éternelle voire comme un être se pensant comme un *alter ego* possible de Dieu : pour lui, l'homme est d'abord le résultat d'un devenir, il est en outre influencé et même modelé par la religion. La religion qui souvent est une forme d'annexe de la politique. Pour le philosophe, ladite vérité éternelle n'est qu'un pur fantasme et il considérait, pendant ce XIXe siècle obsédé par le rationalisme, que « *l'homme est quelque chose qui doit être dépassé* ». Le temps a passé, on n'y est pas encore arrivé, cela se saurait, d'ailleurs la nature partout saccagée peut en témoigner. Et l'auteur de *Par-delà le bien et le mal*, un titre qui, lui, parle aux Balinais, de préciser les limites terrestres de ces humains, trop humains, tout simplement : « *Que d'hommes se pressent vers la lumière non pas pour voir mieux, mais pour mieux briller* ». C'est le problème de l'Humanité même. L'homme n'est-il pas un loup pour l'homme ? La religion en général, et la prière en particulier, permettent d'atténuer la violence induite mais non de l'éradiquer, ce qui a fait dire à Marx et à d'autres que la religion est un véritable « opium du peuple ». Dans ce cas, les Balinais sont tous des opiomanes gravement atteints. Cela dit, nul ne peut nier que la religion, à Bali comme partout, relève parfois de la toxicomanie. Et toute dépendance peut s'avérer catastrophique. On ne le constate que trop souvent.

Retour au réel balinais. Pour les étrangers de passage dans l'île, il est souvent étonnant de voir à quel point la religiosité de la population locale s'exprime au quotidien : au marché, au temple, au croisement d'une rue, au bout d'une impasse, au milieu d'un magasin, à l'est de la maison, sur la plage comme au restaurant, on voit sans cesse des Balinais en train de prier. Cela peut déconcerter. J'ai d'ailleurs pu entendre de la bouche d'un touriste bien franchouillard ces propos riches de sens : « *C'est quand qu'ils bossent les gens ici ?* ». Eh oui, rien n'est simple, d'autant plus qu'il importe aux étrangers de comprendre ce qui semble à certains d'entre eux totalement incohérent ou incompréhensible. Par exemple lorsque le dévot en prière porte des lunettes de soleil dernier cri et répond entre deux mantras à sa fiancée grâce à son I-Phone toujours allumé... Ici, sur cette terre de contrastes, guère de contradictions. La devise locale est explicite : « *don't worry, be happy* ». C'est pour ce genre de slogans très « marketing » que les touristes en quête d'exotisme et autres expatriés en mal d'avenir viennent avec joie se poser sinon se reposer en plein paradis terrestre. D'aucuns déchantent néanmoins et se souviennent que le paradis n'est pas de ce monde. Ce débat-là reste ouvert. Mais le déballage spirituel lui est bien parti à Bali. Et la prière fait partie du package.



Des offrandes souvent très élaborées, résultant de longues heures de travail d'artiste de la part des Balinaises.

Acte quotidien de dévotion notoire, la prière est omniprésente, la profusion des offrandes peut aussi en attester. Si l'aventure ne l'est plus vraiment, la prière, elle, est au coin de la rue. Ici on se tourne non vers les cieux directement mais vers la plus haute montagne : le Mont Agung. Le sanctuaire familial fait office de temple miniature à échelle locale, les dieux tout comme les démons seront servis comme il se doit, personne ne doit être oublié, pas même les malandrins du lieu et les bonnes affaires du coin. La prière va équilibrer le bien et le mal qui se conjuguent tant bien que mal sur les autels fleuris et ornés, entourés de fidèles adorateurs aux mains jointes et à l'esprit ouvert. Donc, la prière se répète à la maison comme au travail, elle accompagne les Balinaises au fil de la journée comme de la vie. Source d'équilibre et de bienfaisance également. Qu'on sirote un café dans une gargote rurale au bord de la route ou dans un bistro très *lounge* de Seminyak, on ne manquera pas de voir des petits plateaux avec une décoration florale, des sucreries et un bâton d'encens, occuper un bout de la pièce tout comme on verra les grains de riz collés sur le front ou le cou de la serveuse qui vous rapportera le bon *kopi bali*. La prière et le business font bon ménage. La dévotion participe activement à la marque de fabrique commercialo-touristique « made in Bali ». On sait, on aime, on fait avec...



Partout dans l'île, les prières et les offrandes sont aussi l'occasion de ressouder régulièrement les liens sociaux et raviver un esprit de solidarité villageoise ou familiale, toujours invité sinon convoqué dans la vie quotidienne.

Arrêtons-nous un instant sur le sens et l'essence de la prière balinaise. On peut retenir sept étapes principales qui nous permettent d'en comprendre un peu mieux à la fois le symbolisme et la pratique :

Puja trisandia (asana & pranayama & karashadana) : on allume l'encens et les fidèles s'installent et se préparent à prier dans une atmosphère détendue : les hommes assis les jambes croisées, les femmes assises les genoux sur le côté, pour tous apaisement et respiration lente ; une connexion divine est établie par l'intermédiaire de l'encens dont la fumée s'élève. Cette fumée est recueillie avec les deux paumes de la main et répartie sur le visage, elle est censée relier les personnes avec les dieux convoqués pour l'occasion.

Atmatatwamaswaha : on prie avec les mains ouvertes afin de favoriser les liens et diverses connexions avec l'âme et les divinités.

Sri anamastuti : une première fleur (ou pétale), en général de frangipanier blanc, est maintenue entre les doigts en vénérant le dieu suprême Sang Hyang Widhi ; on prie donc ce dieu symbolisant aussi la renaissance journalière du lever de soleil.

Trimurti : on honore et on reconnaît la trinité hindoue (Brahma, Vishnu et Shiva), les trois dieux majeurs (respectivement de la création, de la préservation et de la destruction). Cette étape consiste à prier à l'aide des fleurs colorées disposées au bout de ses doigts.

Samidaya : plusieurs fleurs sont prises pour prier à nouveau dans le but de symboliser tous les dieux mentionnés précédemment mais également les divinités secondaires ou alternatives de son propre choix.

Shanti : c'est le moment de fermeture de la prière. Les mains sont ouvertes en quête de paix intérieure, et généralement ce moment de fin se clôt par des sourires et quelques mots de bonheur à soi-même ou à l'adresse de ses deux voisins les plus proches...

Nunus tirta : cette dévotion concerne la prière effectuée au sein de l'espace sacré d'un temple. Le fidèle patiente jusqu'à ce que le *pemangku* l'asperge d'eau lustrale ; ensuite, la main droite

logée dans la gauche est placée devant le torse et reçoit un peu d'eau bénite que le dévot boit à trois reprises, enfin une dernière fois il se « lave » symboliquement la tête avec cette eau consacrée. Pour terminer, une aspergée finalise l'ensemble et le *pemangku* donne au fidèle des grains de riz qu'il va coller sur son front, mais aussi sur les tempes et la gorge, le reste des grains sera saupoudré sur la tête se mêlant aux cheveux, et il restera peut-être encore quelques rares grains à « manger », à déguster, ou plutôt à mastiquer comme une bienheureuse sucrerie venue de l'au-delà ou de la matrice de la terre.

Après les mots, passons aux actes, et voyons maintenant ce que cela donne en « vrai », ici en dix images glanées dans l'enceinte sacrée d'une demeure paysanne, dans un petit village du nord de l'île.





*Images divines : l'art de prier en 10 photos. Vous devez prier sur place à la manière locale ?
C'est simple, suivez les gestes de nos deux jeunes villageoises, et puis faites de même !*

Retour à Nietzsche. Puisant dans la voix de Zarathoustra, le philosophe allemand délivre ces deux citations qui, pour conclure notre petite et libre évocation de la prière balinaise, soulignent le danger toujours existant dès lors que nous autres simples humains déléguons nos libertés, notre autonomie, notre libre arbitre à

d'autres, des autres « intouchables » que l'on imagine naïvement plus « élevés »... à défaut de l'être en général bien mal : « *Qui ne croit en lui-même, ment toujours* » et « *quand on a la foi, on peut se passer de la vérité* ». La foi tout comme la croyance peuvent parfois mener, par le biais de la prière aussi, à de terribles dérives. A Bali, religion et tradition ne semblent faire qu'Un, l'une surveillant voire contrôlant l'autre, du coup les excès le plus souvent s'annulent de ce fait. Mais à Bali, comme ailleurs en Indonésie, dans l'hindouisme comme dans d'autres religions, rien ne dure éternellement. L'Illusion est maîtresse. Surtout lorsqu'il s'agit de bonheur et paix. Rien de plus fragile en ce monde, raison de plus – avec ou sans prières – de faire de notre mieux pour favoriser la paix sur une déjà bien outragée, et dans ce registre les Balinais entendent donner de la voix, via les mantras, pour mieux apaiser les démons en nous. Concluons comme toujours à Bali : *Om shanti shanti shanti om.*

Franck Michel